

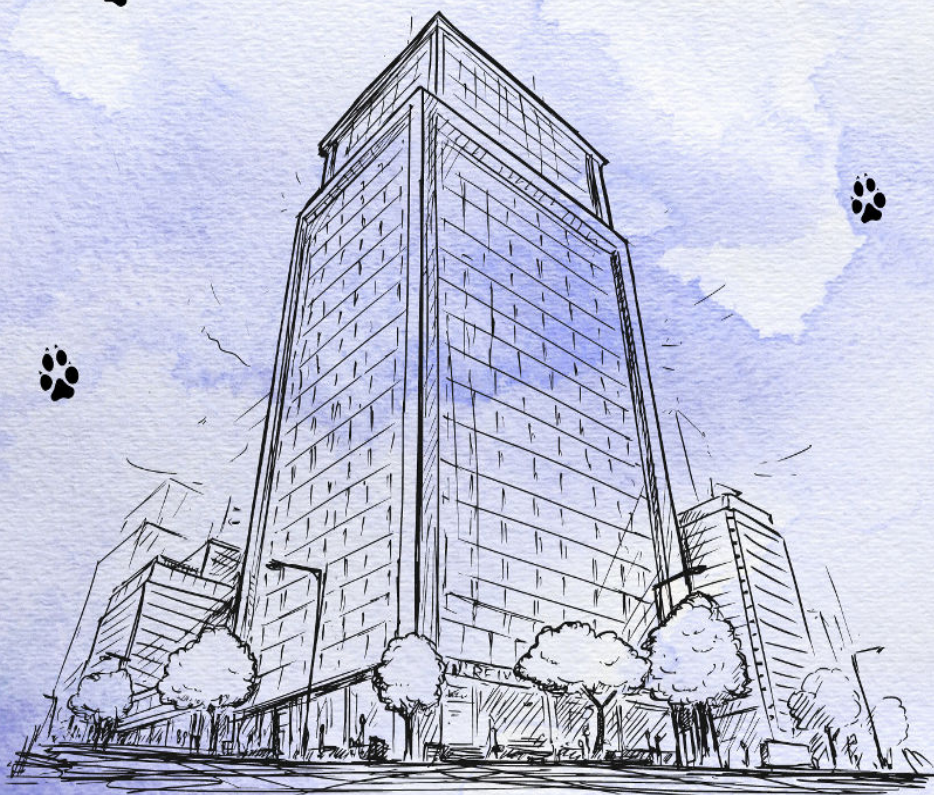
L.N. Winter



Joy Evergreen



New York et faux papiers



Joy Evergleen

New York
et faux papiers



Chapitre 1

Je cligne des paupières, mon cœur se comprime un peu plus dans ma poitrine à mesure que les secondes, minutes, s'égrènent. La salle du Conseil paraît vertigineuse d'un coup, sans ses spectateurs pour la faire vivre. Seulement six personnes sont présentes dans ce lieu historique.

Les trois Grands-Sorciers de mon peuple, mes parents et bien sûr, l'accusée : moi.

— Joy Evergleen, tu admetts avoir enfreint les règles de notre communauté en usant de ton statut au sein du quartier pour voler le Cristal Bleu ? énonce pour la cinquième fois Andrew, le plus âgé, également le plus puissant de mes dirigeants.

Je prends une profonde inspiration, serre les poings comme si ce geste m'offrait tout le courage dont j'ai besoin pour me sortir du gouffre dans lequel je plonge.

Je jette un regard à mes parents. Assis dans le coin surélevé réservé à l'unité juridique, ils me fixent sans retenir leur chagrin. Les larmes roulent sur le visage de ma mère. Je ne vois pas ses mains, mais je suis certaine que ses doigts froissent sa jupe mauve. Mon père se montre plus modeste sur ses émotions, néanmoins j'en-



tends sa peine. A-t-il honte de moi ? J'ai tout de même dérobé l'artefact le plus dangereux du monde.

Et je me suis fait prendre. Une seconde d'inattention et ma vie vole en éclats. J'attends désormais ma sentence. Mon jugement dure depuis une heure si j'en crois le chemin des aiguilles de l'horloge centrale. Une magnifique pièce en métal décorée des différents symboles magiques des sorciers.

Mon tatouage, une demi-lune sertie d'un œil, continue de battre sur ma peau malgré le collier à mon cou qui étouffe l'étendue de mes pouvoirs. Je sens mon noyau se refermer sur lui-même, dormir, accablé de somnifères. Je renifle, ignore les yeux rougis de ma mère et clame d'une voix tremblante :

— J'approuve les faits à mon encontre.

Une pluie diluvienne inonde mon corps, mon esprit, mon cœur. Admettre son erreur est une chose, accepter son sort en est une autre. Ai-je réellement envie de passer mes prochaines années en prison ?

Shawn se penche vers Andrew pour lui murmurer à l'oreille. Sa morphologie d'athlète et ses iris vairons en font le plus intimidant de mes supérieurs. C'est la première fois que je le côtoie aussi longtemps. La femme à sa droite, Stanley, examine le moindre de mes gestes. S'imagine-t-elle que je vais m'enfuir ? Même si l'idée m'a effleuré l'esprit, je ne la testerai pas. À votre avis, qui gagne entre une sorcière de niveau sept et des Grands-Sorciers de niveau supérieur à vingt ?



Je soupire. Mon souffle résonne dans la pièce circulaire. Les bancs en marbre refroidissent l'endroit et les marques de sorcellerie sur les murs me toisent avec mesquinerie. Elles aussi me jugent.

— Je te remercie pour ta coopération, lâche Andrew.

— Si je peux aider, ironisé-je.

— Nous allons maintenant annoncer la durée de ta peine, poursuit Shawn. Je te conseille de te soumettre et peut-être que tu pourras sortir de la Prison Fédérale des Surnaturels plus tôt que prévu.

Ma mâchoire se crispe. Son timbre rustre me donne des frissons. J'ai merdé, je le conçois, inutile d'en rajouter une couche en employant cet air hautain.

— Klark, Rachelle ? Avez-vous des remarques sur le déroulement du jugement ? s'enquiert Andrew.

J'apprécie l'empathie de cet homme. Au moins, lui sait comment s'y prendre avec les détenus. Ce mot vibre creux au fond de mon être. Pourtant, j'en suis une, de prisonnière.

— Je persiste à croire que Joy n'a pas volé le Cristal Bleu de manière intentionnelle, réfute ma mère.

Pourquoi s'obstine-t-elle à me défendre ? Cela ne fait qu'accroître ma souffrance. Mes parents ont perdu leur fils il y a trois semaines, disparu dans des circonstances mystérieuses chez les fées de Washington. Aujourd'hui, ils vont perdre leur fille.

Que leur reste-t-il ?



— Nous avons eu l'occasion d'écouter son récit, la coupe Shawn. Malgré son air innocent et sa sincérité, elle a commis un délit grave. Votre enfant s'est servie de son poste au sein de l'unité des artefacts pour voler son peuple. Quoi que vous en pensiez, Joy représente une menace.

Pour qui ? Je ne comptais pas utiliser le Cristal, cet objet appartient à la reine des fées. Je souhaitais simplement le lui remettre en échange qu'elle libère Robin. Les sorciers n'ont pas l'air de le comprendre. Je ne suis pas malveillante, juste abattue par la disparition de mon frère. Quand on souffre, on agit de manière stupide, c'est connu.

— Elle n'a que vingt ans, soupire ma génitrice.

— Maman, intervient-je. Laisse.

Mon père pose une main sur le bras de sa femme, elle se mure dans le silence, les paupières closes. Je me tourne vers les Grands-Sorciers.

— J'accepte ma peine. Ne faites pas durer le suspense plus longtemps. Finissons-en.

Andrew se lève, ses confrères l'imitent. Ces trois paires d'yeux sur moi me rendent molle.

— En vertu de nos lois, nous t'inculpons de quinze années d'emprisonnement avec une possible remise de peine au bout de cinq ans.

Mes jambes manquent de se dérober. N'ayant rien à ma disposition pour m'empêcher de tomber, je m'ef-



force de rester droite. Je ne veux pas troubler davantage mes parents en me vidant de mes larmes.

Quinze ans. Je sortirai à trente-cinq ans. Ça me laisse encore le temps de construire ma vie. Sauf si je décède à trente-six.

N' imagine pas le pire.

— Parfait, dis-je avec ironie. Quand est-ce que je commence ?

Shawn affiche une grimace de dédain devant mon sarcasme. Il représente mon seul moteur actuellement, je refuse de l'abandonner.

Andrew descend de la petite estrade, mes parents l'imitent. Mon père soutient ma mère, ses longs cheveux blonds virevoltent dans son dos. Je m'accroche à cette dernière image, son sourire réconfortant, avant d'en être confisquée. La Prison Fédérale des Surnaturels est un lieu strict, les visites y sont rarement accordées.

On ne plaisante pas chez les sorciers.

Andrew se poste devant moi, ses mèches grises illuminent son visage sévère. J'aperçois dans son regard noisette une pointe de déception. Il me faisait assez confiance pour m'offrir un poste de surveillante d'artefacts. Je l'ai blessé, bien qu'il ne me l'avouera jamais. Nous ne sommes pas assez proches pour nous livrer l'un à l'autre.

— Je t'accompagne à la PFS. Stanley et Shawn, vous pouvez retourner à vos occupations.



Les deux sorciers ne se font pas prier. Ils quittent la salle sans un regard pour ma personne. Ils m'ont déjà oubliée. Je n'existe plus pour eux.

Nous patientons que mes parents nous rejoignent pour filer en direction de l'édifice pénitentiaire. Le ciel azur de l'après-midi se noircit par endroit, comme si lui aussi pleurait ma trahison. Le soleil froid du printemps darde ses rayons sur ma peau frileuse. Je retiens un frisson.

À mon grand soulagement, nous sortons par une porte de secours et non l'entrée principale du Conseil, le bâtiment le plus prisé des sorciers. Andrew a sans doute compris que je ne souhaitais pas être la risée de tous. Sentir la présence de mes parents dans mon dos est amplement suffisant pour broyer du noir.

Nous marchons en silence jusqu'à ma prochaine maison. Ces murs en béton, très différents du style victorien des autres bâtisses, reflètent une froideur vulgaire, une insensibilité déroutante. L'absence de fenêtres réduit pour de bon mon cœur en miettes, mon esprit en lambeaux.

L'expression nous sommes responsables de nos actes se révèle dure à encaisser, je le confesse.

Qu'ai-je foutu ?

Les gardes à l'entrée du bâtiment s'écartent pour nous laisser passer lorsqu'ils reconnaissent Andrew. Nous gagnons un immense hall à l'aspect d'usine. Des petites pièces vitrées identiques les unes aux autres



s'alignent en rang. Un escalier en colimaçon monte à un étage supérieur. Un second descend dans les profondeurs souterraines. C'est la première fois que je foule le sol de la PFS. Je l'ai déjà vue en photo, dans les grimoires de l'école, mais la réalité est bien plus angoissante. Cet endroit dégage un silence anxiogène. Les geôles sont construites de sorte à étouffer les cris des pensionnaires. En plissant les yeux vers l'une d'elles, je remarque un bouton sur la porte extérieure.

— Il permet de rendre sonore la cellule, m'explique Andrew en réponse à mon expression interrogatrice. Ainsi, nous pouvons parler et être entendus des prisonniers.

— Je suppose que vous ne vous en servez pas souvent, rétorqué-je.

Le sorcier ne prend pas la peine de répondre. Il m'invite à le suivre dans l'allée principale. Je reste libre de mes mouvements. J'ai simplement des menottes aux poignets et un collier contre-magie à la gorge. Qui s'amuserait à fuir une prison dans un tel accoutrement ?

— Voici ta chambre à la PFS.

Je survole cette dernière avec une moue dubitative. Un lit posé à même le sol, un coin salle de bain fermé par des murs cimentés et un vulgaire plafonnier organisent l'espace.

— Je préfère celle chez mes parents.



Je suture un fragile sourire à ma mère. Andrew ouvre la porte, je me glisse à l'intérieur. Quand je me retourne, la pièce est close.

— Je vous laisse une dernière fois, annonce le sorcier.
Cinq minutes.

Il s'écarte afin de nous offrir un peu d'intimité. Je m'abstiens de le remercier, le temps m'est compté et je préfère utiliser ces rares minutes pour mes parents.

— Sois forte, ma fille, sanglote ma mère. N'abandonne pas.

— Je n'en ai pas l'intention, lui certifié-je.

— La PFS est un luxe en comparaison des prisons humaines, m'assure mon père. Tu mangeras à ta convenance et les cris de tes voisins ne te dérangeront pas.

— Je ne pourrai cependant pas écouter du Katy Perry pour me réconforter.

— Tu as entendu Shawn ? Les Grands-Sorciers réduiront ta peine si tu te comportes correctement.

De combien ? Deux mois ? Trois ans ? Dix ?

Ma mère appuie sa paume sur la vitre. Je l'imité. Je n'arrive pas à sentir la chaleur qu'elle dégage. Tout me semble si froid.

Je prends sur moi pour ne pas hurler, pleurer. J'aimerais que mes parents se souviennent de cette jeune femme drôle, souriante, responsable. Pas d'une pauvre enfant abattue, désorientée et déprimée.

— Je suis désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris de voler le Cristal Bleu.



— Tu désirais nous rendre Robin et nous ne t'en voulons pas, rétorque ma génitrice. Ton père et moi sommes fiers de nos enfants, qu'importe les choix qui vous ont poussé dans vos voies respectives, nous continuerons de vous aimer. Le soleil reviendra, soyons patients.

Je n'ai jamais été très patiente, elle le sait.

Je jette un coup d'œil vers Andrew. Il discute avec un gardien de la prison. Encore deux minutes.

— Racontez-moi une anecdote, dis-je à mes parents.

Mon père lève un sourcil, surpris par ma demande.

— Nous n'avons jamais abordé ensemble les fiançailles de Robin, avoué-je.

— Ton frère nous a pris de court avec cette nouvelle. Qui est donc cette femme envers laquelle il s'est épris ? L'as-tu déjà rencontrée ?

— Jamais, soupire-je.

Andrew rompt notre discussion par sa simple présence.

— Le temps est écoulé, indique-t-il.

— Je t'aime, Joy, souffle ma mère.

— Moi aussi je t'aime, maman.

Le sorcier accompagne mes parents jusqu'à la sortie. Je m'affale sur le lit et me surprends à le trouver confortable. Je ferme les paupières un court instant. Quand je les rouvre, la silhouette d'Andrew me fixe. Je me redresse, confuse.



— Qu'y a-t-il ? demandé-je. Je ne m'échapperai pas. Comment pourrais-je avec ce fichu collier ? N'avez-vous pas de meilleures préoccupations que de me tenir compagnie ?

— Tu portais un grand potentiel en toi, Joy, énonçait-il. Je trouve cela dommage d'y avoir mis un terme.

Je hausse les épaules, ne sachant quoi lui répondre.

— La vie est pleine de surprises.

— J'espère que ces années de détention t'offriront plus de sagesse. Bon séjour à la PFS.

— Merci de votre générosité, ironisé-je.

Il s'éloigne sans un mot. Le silence remplit ma cellule, même ma voix se perd dans ma gorge. Vais-je tenir autant d'années sans voir la lumière extérieure ? Sans parler à personne ? Je deviendrai folle, c'est certain.

Le reste de la journée défile sans qu'une nouvelle présence vienne m'importuner. L'éclairage de la prison décline pour s'éteindre complètement. Il suit la course du soleil dans le ciel pour ne pas trop dérégler notre cerveau. J'apprécie le geste, même si ça ne m'aidera pas à garder le moral pendant quinze ans.

J'engloutis le repas qu'on me sert, un potage aux légumes épicé pas si dégueu. Je m'endors au bout de nombreux essais infructueux. Les larmes de ma mère occupent mon esprit, les miennes se sont taries, creusant des sillons sur ma peau. Demain sera un nouveau jour. Un pas de plus vers ma liberté.



Chapitre 2

Fixant le plafond bétonné, je ne remarque pas tout de suite le changement de couleur des néons. La lumière tamisée a viré au rouge bordeaux. Certaines lampes clignotent tandis que d'autres stagnent.

Je me lève et m'approche de la vitre. Du mouvement sur ma gauche attire mon attention. Je plisse les yeux, repère une ombre massive accompagnée par plusieurs sorciers. La silhouette en question ressemble à un loup-garou. Sa mâchoire carrée s'avère une caractéristique de ce peuple. Ses yeux couleur aubergine se baladent dans tout le bâtiment. Le pauvre jeune homme a l'air déboussolé. Il porte un collier contre-magie au cou, cachant une partie de son tatouage : une rose en pleine floraison.

Cet homme ne dégage aucune empathie. Quel délit a-t-il commis pour être arrêté ? À combien s'élève sa peine ?

Je croise son regard. Un frisson remonte dans ma colonne vertébrale. C'est un tueur, ça ne fait pas de doute.

Je n'entends pas les ordres aboyés par les sorciers, mais je suis avec une curiosité non feinte les protesta-



tions du loup. Ses poings se serrent sous les menottes, des veines ressortent au niveau de ses bras et de la fourrure brune apparaît par endroit.

Je fronce les sourcils. Comment est-ce possible ?

Le prisonnier entame sa métamorphose sous les yeux interloqués de ses geôliers. Le collier se détache, tombe par terre. Un grondement rauque vibre dans le bâtiment tout entier. Je sursaute lorsque la voix tonitruante du loup pénètre mes tympans. Armé de ses crocs aiguisés, il saute en direction d'une première cible. Le pauvre homme n'a pas le temps d'esquiver l'attaque, sa poitrine s'ouvre en deux, son cœur cesse de battre immédiatement.

Une alarme retentit, de nouveaux gardes se précipitent dans le hall pour arrêter le détenu. La terre tremble à mes pieds quand l'un d'eux utilise la magie de la nature pour intercepter son adversaire. Le loup-garou bondit sur le côté, un deuxième sort le percute au flanc. Il heurte un boîtier, le courant se coupe sur toute la rangée de ma cellule. Le néon au-dessus de ma tête grésille, j'entends un bip suivi des cris distincts des sorcières et des rugissements bestiaux.

Je m'approche, hésitante, du battant vitré. Un mince espace m'indique qu'il est ouvert. Je retiens un hoquet de surprise, me tourne vers le lieu du combat. Les sorcières tentent sans succès de repousser le Surnaturel, ils n'ont pas encore remarqué le boîtier abîmé. C'est le moment ou jamais... de fuir.



Je me mords la lèvre inférieure. L'espoir renaît au creux de mon ventre. L'excitation se mêle au stress. Si je quitte ma geôle, je risque d'aggraver mon cas, de multiplier ma peine.

Si je n'essaie pas, je le regretterai. Je le vois comme une deuxième chance d'échapper à mon destin. Un plan dangereux traverse mon esprit. Je me donne du courage et pousse le battant. Je veille à rester discrète, puis je fonce dans le couloir, augmentant la distance avec mes bourreaux. Je ne connais pas les fondations de la PFS, je ne sais pas s'il existe une sortie de ce côté, si l'entrée principale est l'unique moyen d'accéder à la liberté.

Je cours à en perdre mon souffle. Je m'arrête quand un mur épais me barre la route. Les prisonniers dans cette section me regardent, hébétés. Je plonge ma tête dans mes mains, étouffe un cri de désespoir.

Il n'y a qu'une sortie. Je retourne sur mes pas, priant pour qu'on ne se mette pas à ma recherche. Comment vais-je sortir sans attirer l'attention ?

Je devrais regagner ma cellule. Suivre les ordres. Ne pas décevoir mes parents.

Le loup-garou n'a toujours pas été appréhendé, la magie englobe chaque recoin de la bâtisse, les détenus de mon allée ont quitté leurs geôles et commencent à foutre le bordel.

Je me dissimule derrière l'un des poteaux en béton qui soutiennent le niveau supérieur. Des branches volent dans l'air pour enfermer mes confrères dans des



prisons éphémères le temps que le courant se rétablisse dans les cellules. Je retiens un cri quand l'une d'elles frôle mon bras. Une faible entaille déchire ma peau, peu profonde.

J'appuie sur la plaie afin d'empêcher le sang de couler. Je penche la tête de sorte à discerner l'entrée. Les sorciers ont tous l'esprit ailleurs. Avec un peu de chance, la porte principale ne sera pas surveillée. Les Grands-Sorciers ont dû recevoir l'alerte, ils seront là d'une minute à l'autre. Je dois partir maintenant si je ne veux pas être de nouveau enfermée dans une geôle.

Je prends une profonde inspiration, me sers de la pénombre des cellules pour filer vers la sortie. Le loup-garou remarque mon geste. Il devient fou. Sa réaction est un cadeau, car il renforce l'attention des gardes sur lui. Je fonds au sol quand une sphère enflammée vole dans ma direction. Elle termine sa course dans la pièce derrière moi. La sueur coule sur mon front, mon cœur rate plusieurs battements et mes jambes sont tétanisées.

Je réussis à m'agenouiller et poursuis mon chemin dans cette position. Je m'accorde une courte pause une fois à l'écart du grand hall. La sortie se trouve sans surveillance. Avec un peu de chance, le sort qui repousse les prisonniers en quête d'évasion a été détruit en même temps que celui de ma cellule.

Je jette un rapide regard par-dessus mon épaule. Les cris de rage des sorciers se mélangent aux grognements



gutturaux du loup. Comment s'est-il transformé avec un collier contre-magie au cou ? La pièce était-elle dysfonctionnelle ? Ne sont-elles pas révisées toutes les semaines ?

Je ne m'en préoccupe pas et rejoins la porte principale. Je pousse le lourd battant. Je plisse les yeux devant l'éclat naturel du soleil. La clarté du ciel me donne une indication de l'heure qu'il est. La matinée se termine à peine, mes parents travaillent tous les deux, la maison familiale sera déserte.

Je cligne des paupières afin de m'habituer à la luminosité ambiante. Je referme discrètement la porte et file en direction du foyer en contournant le quartier. La PFS étant construite dans un coin reculé, je n'ai aucun mal à passer inaperçue.

Je cours me réfugier derrière un premier bâtiment en pierre ocre. J'inspire, expire, calme les battements de mon cœur. Je me suis évadée de prison et ensuite ? Je ne dispose pas de plan. Toutefois, je suis certaine d'une chose : je dois me débarrasser de mon collier.

Je vérifie que la voie est libre, me rapproche de la demeure familiale. Une fois à l'intérieur, je ne m'attarde pas sur le salon chaleureux et monte à l'étage. Je troque mes habits actuels pour de nouveaux, récupère un sac à dos dans ma penderie et y jette mon portable posé sur mon bureau, mon portefeuille, mes papiers d'identité et quelques vêtements de rechange.



Je redescends au rez-de-chaussée, ouvre les tiroirs de la cuisine pour en sortir un pot de beurre de cacahuète et du pain de mie. J'étales une grosse cuillère sur la tartine, l'engloutis en deux bouchées, puis quitte pour de bon le cocon familial. Y reviendrai-je un jour ? Rien n'est sûr.

Je me rapproche de la place centrale. De jeunes étudiants s'y regroupent pour déjeuner ensemble. Avec un pincement au cœur, je les observe échanger sur leurs cours, rire, se raconter des anecdotes et mettre en application leur dernier sort appris.

Je pousse un profond soupir. Il y a encore quelques jours, j'étais l'une des leurs. Je participais à mes cours de magie Singulière et Basique le matin et travaillais à l'unité des artefacts l'après-midi.

Mon quotidien n'est plus qu'un mur de glace victime du réchauffement climatique. Je suis en train de perdre tous mes repères. Mes souvenirs commencent à s'effacer au profit d'un trou obscur. Survivrai-je au saut que je m'apprête à faire ?

Je ferme les paupières, me recentre sur mon objectif. Je suis allée trop loin, je ne peux pas faire demi-tour.

J'examine le mur servant d'entrée au quartier. Le traverser sans mes pouvoirs et sans être découverte me paraît impossible. Pourtant, je ne vois pas d'autre solution. Seule la magie permet d'ouvrir la porte. Je dois attendre que quelqu'un quitte le quartier pour filer



à sa suite. Les Grands-Sorciers m'auront retrouvée d'ici là.

Je tente tout de même. Si je dois passer le reste de mon existence en prison, j'aurais au moins eu le mérite d'avoir goûté à la liberté une dernière fois.

Je contourne la place centrale par le jardin à la française, le plus beau parc de Washington selon moi. L'eau cristalline des fontaines miroite les rayons du soleil, ses buissons taillés de façon symétrique selon un art délicat m'émerveillent au quotidien. Je ne me lasserai jamais de cette vue royale.

Je me détache de cette beauté naturelle et trouve un coin à l'écart des allées empruntées par mes confrères et consœurs. Je m'accroupis, fixe l'entrée du quartier en priant pour qu'elle s'ouvre dans les prochaines minutes.

Mon estomac se tord à mesure que les secondes s'égrènent et que tout espoir de fuite se ternit. Je peux encore changer d'avis et rejoindre ma cellule.

Non. Je termine ce que j'ai commencé.

Les jeunes étudiants retournent en cours. Le brouhaha qu'ils emportent avec eux me rappelle mon énorme perte.

N'en pouvant plus d'attendre, je change de stratégie. Les sorciers ont-ils remarqué ma disparition ? La PFS semble si calme d'où je suis. Le loup-garou ne s'est pas enfui, il aurait semé la panique. La tranquillité règne en ces lieux. Troublante. Angoissante.



Je me lève et m'apprête à rejoindre ma mère dans l'unité météorologique. Un jeune homme se détache de la foule, s'approche de la porte principale du quartier. Des filaments bleus tracent un cercle dans la pierre, révélant un trou cristallin.

Je retiens un cri de satisfaction et me précipite à sa poursuite sans vérifier le côté discret de mon geste. Le temps que quelqu'un me reconnaisse, je me trouverai déjà dans la foule humaine.

Je pousse le garçon alors qu'il pose un pied dans la sphère. Je tombe à genoux dans une impasse banale, désertée par les humains. Trois poubelles occupent l'espace. Je les contourne, des exclamations s'élèvent dans mon dos.

Faire vite.

Je traverse une avenue, remarque un taxi arrêté sur le bas-côté. Je m'enferme à l'arrière, le chauffeur en train de manger un sandwich au poulet avale sa bouchée de travers. Il manque de recracher le morceau, ses yeux bleus me jaugent avec stupeur. Il s'attarde un instant sur mon collier. Je romps ses interrogations d'un revers de la main.

— Où allez-vous ? lui demandé-je.

Je jette un bref regard à travers la vitre teintée sans voir l'ombre de sorciers. Ils n'oseraient jamais utiliser leurs pouvoirs devant les humains, ces derniers ignorent notre existence.



— Euh... N...New-Y...York, bafouille l'homme au costume étroit pour son gabarit.

Il s'essuie la bouche, observe son sandwich avec dépit puis le pose sur le siège passager. Je grimace. New York n'est pas la meilleure cachette pour une sorcière en cavale, mais je n'ai pas le choix, je dois quitter Washington et me débarrasser de mon collier.

— Ça me convient, lui assuré-je.

La Grosse Pomme accueille l'unité des enquêtes, un lieu parfait pour rechercher et arrêter les surnaturels délinquants. Je ne pourrai pas y rester plus d'une nuit, je ne veux prendre aucun risque.

— C'est que... commence le chauffeur.

— N'ayez crainte, le coupé-je, je vous paierai. S'il vous plaît, je suis pressée.

Hésitant, il finit par obtempérer. Je m'accorde un soupir de soulagement quand il rattrape l'autoroute. Washington disparaît au loin et avec elle, une partie de mes tourments.

Il me faut une cachette, un village perdu au fond de l'Amérique qui n'accueille aucun surnaturel. Ainsi, je recommencerai ma vie à zéro, me fonderai dans la population humaine. Je suis prête à accepter n'importe quel boulot ingrat tant que je ne remets pas les pieds à la PFS.

Ça signifie aussi rompre le contact avec ma famille, changer de numéro de téléphone, de visage...



J'abandonne la chirurgie, elle coûte trop cher. Une nouvelle identité me suffit.

— À quoi sert votre collier ? me demande soudain le chauffeur.

— C'est un bijou fantaisie, rétorqué-je.

Qui croirait un bobard pareil ?

— Pourquoi clignote-t-il ?

Je baisse les yeux vers l'objet. Un point rouge scintille, sûrement la puce de localisation qui s'est activée à la demande des Grands-Sorciers.

Je peste. Ils savent où je suis, où je vais. Ils m'arrêteront dès que je foulerai New York. À moins que je me sépare de ma chaîne avant.

Ignorant mon interlocuteur, je déverrouille mon portable et me mets en quête de tous les garages présents dans chaque quartier new-yorkais.

— Dans quel arrondissement prévoyez-vous de stationner ? interrogé-je le chauffeur.

— Au sud de la cinquième avenue. Vous vous êtes évadée d'un asile ?

Je lève les yeux de mon écran. J'aimerais rire pourtant la situation ne s'y prête pas. Je crois que mon humour s'est volatilisé pour de bon.

— Si vous tenez un minimum à votre vie, évitez les questions trop intimes.

Il bégaye des excuses puis se concentre de nouveau sur la route. Je poursuis mes recherches, délimitant un périmètre autour de la cinquième avenue. Je mémorise



cinq garages, dont un coincé dans une impasse mal entretenue. Je fuis le plus souvent ce genre d'endroits, celui-là attire mon attention. Il est excentré, les clients ne doivent pas être nombreux à le visiter. Je choisis la discrétion aux avis Google. J'ai bon espoir que le propriétaire ne se montrera pas curieux et qu'il résoudra rapidement mon problème.

Je me mets ensuite en quête d'un hôtel bas de gamme qui m'offrira une chambre à un prix accessible pour la nuit. Je commence également à lister des endroits reculés du pays pour m'y cacher. Les heures passent à une vitesse folle et quand je verrouille enfin mon portable, New York s'élève, écrasante, devant moi.

Mes mains moites se collent sur mon jean, laissent des traces de transpiration sur le tissu. Je me défends de baisser la vitre pour réduire ma chaleur corporelle. On pourrait me reconnaître.

Je patiente que le chauffeur dont je ne connais pas le nom se gare. Je pose ma carte bleue sur le boîtier qu'il me tend sans regarder le prix. Je m'extirpe de la voiture et cours jusqu'au distributeur le plus proche. Je tanguis d'un pied sur l'autre pendant que la machine se connecte à ma carte. Je choisis le montant de mon retrait, plutôt exorbitant, et me dépêche de glisser les billets sortants dans mon sac. Si quelqu'un s'amuse à me voler, j'aurai définitivement tout perdu.

Cinq minutes plus tard, je quitte l'avenue bondée et m'enfonce dans une ruelle plus calme. Des détrit



s'éparpillent par terre, une odeur nauséabonde s'en dégage. Je me pince l'arête du nez, traverse cette mer polluée pour accéder au garage. Les éboueurs ne prennent pas la peine de faire un détour par ici. Depuis quand cette impasse n'a-t-elle pas été nettoyée ?

Je pousse la porte miteuse du bâtiment délabré, la peur au ventre de découvrir des sorciers à l'intérieur.



Chapitre 3

Quatre paires d'yeux se tournent vers moi. Je suis leur seule cliente de la journée, j'en ai bien l'impression. Des hommes baraqués, tatoués des pieds à la tête, le crâne rasé et des chaînes en guise de bijoux autour du cou, cessent leur activité face à ma présence inattendue. Une odeur de tabac froid mêlée à de l'huile de moteur titille mes narines. Trois SUV occupent la partie centrale de l'atelier. Une table bancale sert de bureau à ma droite et deux fauteuils au tissu troué reposent dans un coin.

Suis-je bien dans un garage ou dans le QG d'un gang ? J'ai beau chercher, je ne vois pas l'ombre d'une arme.

— Tu t'es perdue ? lance soudain un premier individu, une cicatrice lui barre le front.

Je lui montre mon collier.

— J'aimerais que vous m'enleviez cette chose de mon cou. J'ai de quoi vous payer. Une grosse pince devrait suffire à casser le métal.

Le gars à la cicatrice esquisse un sourire froid.

— C'est quoi ce truc ? Une bombe ?

Je fronce les sourcils.



— Rien de dangereux, rassurez-vous. Je souhaite m'en débarrasser. Pouvez-vous accéder à ma demande, oui ou non ? Je suis un peu pressée.

— Je m'en occupe, intervient un jeune de mon âge environ.

Ses cheveux blonds bouclés lui cachent une partie de la vue. Pourvu qu'il ne me casse pas la nuque à cause de sa tignasse.

— Attends, Léo, s'interpose monsieur cicatrice. Votre truc clignote.

Je souffle. Mon interlocuteur ne me laisse pas répondre, il ajoute d'une voix sévère :

— Vous êtes recherchée ? Par qui ? Le FBI ? Le SWAT ? Je n'ai jamais vu un tel collier de ma vie.

— Le président lui-même, rétorqué-je sur le ton de l'ironie.

Le type fronce les sourcils. Je lève les yeux au plafond.

— Si vous ne voulez pas m'aider, j'irai voir ailleurs, grommelé-je.

Sauf si les sorciers m'attendent à la sortie du garage.

La boule au ventre, je tourne les talons et me dirige vers le battant miteux faisant office d'entrée.

— C'est bon, on vous l'enlève. J'espère pour vous qu'on n'aura pas de problème après.

Je ravale mon sourire et garde un visage impassible.

— Je vous promets que vous ne craignez rien.

— Il vaudrait mieux pour vous.



Un frisson court le long de ma colonne. À bien regarder l'individu, il ressemble à l'un de ces prisonniers reconvertis dans la société et qui ont toujours un pied dans le monde des affaires illégales. Quel est son domaine de prédilection ? La drogue ? Les armes ? Le trafic d'enfants ?

Je ne veux pas le savoir. Sa tête d'ours mal léché me suffit à imaginer des choses tordues.

Léo récupère une grosse pince rouillée dans un bac et m'invite à m'asseoir sur un fauteuil. Une goutte de sueur perle à mon front. La puce de localisation ne cesse de clignoter. Les sorciers se rapprochent de ma position. L'unité d'enquête de New York a-t-elle reçu l'ordre de m'arrêter ? Andrew se trouve-t-il en ville ?

J'efface ces doutes de mon esprit. Dans quelques secondes, je serai indétectable.

Le jeune homme se penche vers mon collier sous les regards attentifs de ses collègues. Le grand gaillard, sans doute son supérieur, ne me lâche pas d'une semelle. Je garde les paupières ouvertes tandis que Léo agrippe le collier à l'aide de sa pince. Il appuie de toutes ses forces, grince des dents. Le métal se fissure à peine. Je soupire. Le pauvre n'est pas assez musclé pour briser ma chaîne. Il réitère son geste deux fois avant d'abandonner.

— Ce machin est incassable, ronchonne-t-il.

Son chef le pousse et prend sa place. Il grossit ses muscles, se positionne de manière à garder l'équilibre et ramène les manches de la pince en leur centre.



Un premier claquement résonne dans le bâtiment en béton. L'excitation me gagne alors que le collier tombe à mes pieds dans un bruit clinquant. La lumière rouge cesse aussitôt de clignoter. Ma poitrine se gorge de magie, mes cellules frétille sous l'effet de cette puissante source. Je calme mes battements cardiaques, un sourire peint mes lèvres. D'un hochement de tête, je remercie le garagiste. Il s'écarte pour retourner à son bureau.

J'attrape les morceaux du collier, les glisse dans mon sac et en sors plusieurs billets. Je les étale sur la table bancale. L'homme tatoué plisse les yeux.

— Je connais peu de jeunes femmes qui se baladent avec autant d'argent sur elles, remarque-t-il.

Il ramasse la petite liasse et l'enferme dans un tiroir. D'un coup d'œil bref, j'aperçois une grosse boîte métallique ainsi que deux Glock. Mes doutes se confirment, ce garage n'est qu'une vitrine de façade qui cache une entreprise plus obscure.

— Merci pour votre aide.

Je décide de quitter cet endroit. Au moment d'ouvrir la porte, une discussion éveille ma curiosité. Je n'entends que des bribes, des chuchotements, suffisant pour que je lâche la poignée.

Je m'immobilise, jette un regard vers les deux hommes qui révisent une Mercedes des années soixante. Ils cessent de respirer devant mon air intéressé, dévisagent leur supérieur. Monsieur cicatrice se lève



de sa chaise en me faisant signe de dégager. Je l'ignore et retourne sur mes pas.

Léo me barre la route, ses mèches blondes jaunissent davantage à cause du vieux lustre en acier pendu au-dessus de notre tête.

— Je te conseille de quitter les lieux, ce n'est pas un endroit pour une femme.

Je manque de m'étrangler avec ma salive. Au lieu de ça, je lui ris au nez.

— Et qu'est-ce qu'un endroit pour femmes ?

Il vient de blesser ma fierté. Pour qui se prend-il à me sous-estimer ? Je sais me battre malgré des muscles peu saillants. Il n'appréciera pas non plus mes prouesses en magie, que je n'utiliserai pas de peur que les sorciers de l'unité d'enquête me repèrent. En action, mes pouvoirs rayonnent dans un certain périmètre, plus je m'en sers, plus le cercle en question rétrécit.

— Tu n'as pas froid aux yeux, s'agace le chef du groupe. J'ai accédé à ta demande en acceptant la piètre somme que tu m'as offerte. Si j'étais toi, je n'irais pas plus loin.

Il glisse sa main sur la poche arrière de son pantalon à trou.

— Leur discussion m'intéresse, répliqué-je.

Monsieur cicatrice lève un sourcil. Je m'explique.

— Vous parliez de faux papiers d'identité, n'est-ce pas ? ajouté-je à l'intention des deux types.



Ils se concertent en silence, restant de marbre face à ma question.

— Je veux bien une adresse ou un nom, poursuis-je.

— Tu es décidément surprenante, lâche leur chef. Qui cherches-tu à fuir ? Viens-tu d'une secte ? D'un gang ? D'une organisation dont le nom m'est inconnu ? D'une communauté surnaturelle.

— Si vous voulez.

— Si je veux ?

J'acquiesce.

— Imaginez que je fuis une organisation très dangereuse en mesure de me retrouver facilement si je ne prends pas des moyens drastiques pour m'effacer. Je tairais les agissements de votre garage en échange de cette information. Où puis-je refaire de nouveaux papiers ?

L'individu croise les bras sur son torse. De la suie tache sa peau. Ou peut-être est-ce du sang séché ?

— Il faudra vider ton compte en banque pour cela, révèle-t-il. Miguel paie cher ses services. Bien plus que trois cents dollars.

— Ce ne sera pas un problème, lui assuré-je. Où se cache ce Miguel ?

— Tu as de la chance, il vient d'arriver à New York ce matin et repart dans deux jours.

Il retourne à son bureau, déchire un bout de papier et y note trois mots. Il me fourre ensuite sa feuille froissée dans la main.



— Tu le trouveras à cette adresse. Change de physique si tu veux que ta nouvelle identité passe inaperçue.

Le coiffeur se trouve sur ma liste d'urgences à traiter.

— Je me présente à lui et c'est tout ? Il acceptera ?

— Il te posera des questions. Sois honnête avec lui, Miguel n'aime pas les menteurs et les plaisanteries de bas niveau. Tu n'auras qu'à lui dire que tu viens de la part de Teddy. Il me connaît.

Je mémorise son nom pour ne pas l'oublier le moment venu.

— Une dernière chose, ajoute Teddy devant ma mine sérieuse. Il n'est libre qu'à partir de vingt heures. Si tu te pointes à son adresse avant cette heure, tu seras mise à la porte et je te souhaite bonne chance pour le contacter ensuite.

Un sourire amusé accompagne ses paroles. J'enfouis le bout de papier dans ma poche.

— Merci pour les renseignements.

Je fais demi-tour. Une main m'empoigne le bras. Teddy me jauge de ses iris ébène. Je comprends aussitôt ses pensées.

— Je reviendrai vous payer une fois que j'aurai mes papiers, lui certifié-je.

Je me détache de sa poigne, m'arrête à l'entrée de l'impasse. Teddy ne m'a pas suivie, il voulait simplement m'effrayer, il se doute bien que je ne remettrai pas les pieds dans son garage. Je dois organiser ma nouvelle vie.



Le soulagement m'envahit enfin. Je tâte mon cou, le collier n'a pas marqué l'épiderme, la gêne qu'il m'occasionnait disparaît au fil des minutes. Je ne suis pas encore sortie d'affaire. Les sorciers peuvent me mettre la main dessus tant que je resterai à New York.

Je resserre les bretelles de mon sac et poursuis mon chemin jusqu'à trouver un salon de coiffure. Une femme à la peau mate et aux yeux de biche m'accueille avec un immense sourire.

— Bonjour, ma belle ! s'exclame-t-elle alors qu'elle ne me connaît pas. Comment puis-je te servir ? Laisse-moi deviner, tu veux une nouvelle coupe ? Embellir tes boucles ? Supprimer cette frange qui enlaidit ton visage ? Allez, viens t'asseoir, je m'occupe de toi.

Elle me désigne un fauteuil libre parmi la rangée de cinq. Deux autres clientes sont installées confortablement, des soucoupes sur la tête. Absorbées dans leur lecture respective, elles ne me prêtent pas attention. Tant mieux. Moins j'attire les regards, mieux je me porte.

Je prends place dans le fauteuil. Le miroir en face me renvoie une image déplaisante. Je ne pensais pas faire aussi peur. Des cernes creusent mes yeux fatigués, mes cheveux blonds s'aplatissent sur mon crâne par un film gras et ma frange n'existe plus. Désordonnée sur mon front, elle me donne un air effroyable.



Je ne peux m'empêcher de grimacer devant mon propre reflet. J'ai oublié de prendre une douche avant de fuir la PFS. D'un côté, j'étais pressée par le temps.

La jeune femme revient avec tout un attirail. Ses talons aiguilles claquent sur le carrelage brillant. Sa mini-jupe épouse ses formes arrondies et son décolleté dévoile une poitrine généreuse.

Une musique à tempo rythme la vie du salon. En m'attardant de plus près sur la décoration, je remarque que le noir n'a pas sa place en ce lieu. Les murs égaient de leurs couleurs vives. Cet endroit est un rayon de soleil à lui tout seul.

— Dis-moi, mon chou, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Je me retiens de lui balancer sa marque d'affection à la figure.

— Une coupe avec une couleur et un lissage, réponds-je. On enlève aussi la frange.

— Je vois, une métamorphose. Ma spécialité. Quelle teinte pour tes cheveux ? Si je peux me permettre, ta couleur naturelle est magnifique.

Je le sais. Croyez-moi, m'en débarrasser est un déchirement.

— J'ai envie de changement, dis-je en restant évasive. J'opte pour un brun foncé.

Discret, passe-partout. Idéal pour débiter une vie de cavale. La jeune femme grimace, mais n'émet pas de commentaire. Je suppose que le choix ne lui plaît pas. Je ne m'en réjouis pas non plus, si elle veut mon avis.



— C'est parfait ! lâche-t-elle d'un ton gai.

Deux heures plus tard, je ne me reconnais plus. Mes cheveux bouclés qui cascadenent d'ordinaire au milieu du dos ne dépassent plus la pointe de mes épaules. Avec les mèches lisses et la couleur sombre, je ressemble à Cléopâtre sans la frange.

Je reste bouche bée, à cheval entre les sanglots et la surprise. Je ne sais pas si je dois pleurer ou remercier la coiffeuse de m'avoir rendue méconnaissable.

— Et voilà le travail ! lâche la jeune femme. Comment trouves-tu ta nouvelle tête ? Ça te change des boucles. Ton copain ne va pas te reconnaître. J'espère que tu l'as prévenue avant de venir. Il va te prendre pour une autre.

Elle glousse. Je l'imité avec retenue. Je n'ai pas de copain, plus d'attache. J'imagine cependant la réaction de ma mère si elle me voyait. Je crois qu'elle serait trop choquée pour commenter ma folie.

Un sourire chagriné froisse mon visage. Je l'efface aussitôt, me concentre sur la deuxième tâche de ma liste.

— J'adore ! m'enthousiasmé-je. Combien je vous dois ?

— Suis-moi.

Elle se place derrière un petit comptoir, ouvre un carnet dans lequel sont inscrits tous les types de coupes ainsi que leurs prix.

— Shampoing, couleur, lissage... Cent dollars.



Je tire de mon sac le montant correspondant et le pose sur le buffet. À ce rythme, je vais me ruiner avant de quitter New York. J'ai oublié à quel point cette ville coûte cher. J'aurais peut-être dû acheter des teintes au supermarché et procéder à la coloration moi-même, j'aurais économisé cinquante dollars.

La coiffeuse recompte les billets, satisfaite.

— C'est parfait. Reviens quand tu veux, ma belle.

Je lui octroie un sourire forcé puis quitte le salon au pas de course. Je traverse l'avenue et pénètre dans une boutique de téléphone. En fuyant Washington, je n'avais pas imaginé un instant que les sorciers utiliseraient mon portable pour me pister. Le mieux est d'en obtenir un neuf.

— Bonjour et bienvenue, me hèle une femme à l'entrée.

Elle sent les études de commerce à plein nez.

— Que puis-je faire pour vous aider ? s'enquiert-elle.

— J'aimerais acheter un nouveau smartphone. Le moins cher de votre collection.

— Bien sûr !

Je crois qu'elle n'a pas compris mon message. Elle me dirige devant la vitrine d'Apple dont les prix monstrueux me donnent la migraine. Je la toise, agacée. Son sourire m'horripile.

— Le moins cher, répété-je en articulant chaque mot.



Ses sourcils se froncent, un air gêné froisse ses traits. Elle se ressaisit rapidement et me désigne le mur à ma gauche.

— Nous ne possédons pas beaucoup de téléphones ancienne génération, m'informe-t-elle. Ceux-là font partie de notre gamme première.

Je m'approche de la vitrine. Les prix sont bien plus abordables, je me surprends à souffler. Après un rapide survol de la rangée, je sélectionne mon choix.

— Je prends celui-ci, dis-je à la commerciale.

Elle détache un vieux Samsung.

— Sa batterie reste performante malgré une qualité de l'appareil photo mitigée, lance-t-elle.

— Je peux téléphoner avec ? la coupé-je.

Elle bégaie, surprise par ma question.

— O... oui... comme tous les smartphones.

— Alors il me suffit, tranché-je. J'aimerais avoir une puce prépayée avec.

Je me dirige au niveau de la caisse et commence à sortir les billets. La jeune diplômée retire le portable de sa boîte d'origine, encaisse la puce puis la glisse à l'intérieur.

— Pour qu'elle fonctionne, vous devez y associer votre ligne, précise-t-elle.

— Je m'en occuperai moi-même.

— Nous possédons un service dédié, poursuit-elle.

— Bonne fin de journée, l'interromps-je.



Je sors de la boutique, mon nouveau portable dans la main, exténuée par cette discussion sans fin. J'espère ne jamais avoir à travailler dans ce genre d'endroits, je deviendrais folle.

Je jette mon ancien téléphone sur le trottoir, l'écrase d'un coup de talon avant de le balancer à la poubelle. L'après-midi touche bientôt à sa fin, mon estomac émet un grondement rauque quand je passe devant un food truck de hotdogs. Je m'autorise un détour pour y acheter deux sandwichs. Je ne dois pas oublier de me nourrir si je veux survivre dans cette nouvelle vie humaine.

Je me balade entre les buildings vertigineux qui façonnent la ville, m'arrête devant l'hôtel dans lequel j'ai réservé une chambre. À cheval entre Manhattan et Brooklyn, sa devanture tombe en lambeaux. Un pot de fleurs pourries apporte une certaine gaieté à l'endroit, surtout liée à la couleur flashy du pot qu'au contenu en lui-même.

La porte en verre grince quand je tire sur la poignée. Cette dernière manque de me rester dans la main. Trois des vis qui la retiennent au battant ont disparu. Soit le propriétaire du lieu est trop fainéant pour la réparer, soit trop négligent pour aider son entreprise à bénéficier d'un second souffle de vie. Quoi qu'il en soit, je suis étonnée qu'il n'ait pas encore mis la clé sous la porte.

Je traverse un hall étroit, dépourvu de décoration. Une lampe en ferraille se tient maladroitement sur le rebord de la fenêtre, son ampoule grésille, la poussière



qui s'y accumule affaiblit la portée de l'éclairage. L'odeur de moisissure infecte mes narines. Je suis à deux doigts de rebrousser chemin et de verser une somme plus importante dans un hôtel plus luxueux.

Une silhouette se glisse derrière le comptoir. Un homme grossier, au visage mal rasé et à la dégaine débraillée. De ses petits yeux turquoise, à moitié dissimulés sous de gros sourcils broussailleux, il me scrute comme si j'étais un fantôme venu hanter son hôtel.

— J'ai réservé une chambre pour la nuit, l'informé-je.

Il se racle la gorge, redresse les épaules et opine du chef.

— Ça fera cinquante dollars.

Voix rouillée par la cigarette et l'alcool.

Je m'approche en fouillant dans mon sac. Je lui tends un billet, il l'accepte et l'enfouit dans sa poche de jean délavé.

— Bienvenue au Garden Motel.

J'arque un sourcil. La seule plante qui orne l'endroit dépérit à l'extérieur. Le type se tourne vers l'accueil, détache une clé du mur.

— Suivez-moi.

Nous longeons un couloir peu avenant pour nous arrêter devant une porte numérotée trois. Nous entrons dans une petite pièce composée d'un lit simple et d'une cabine de douche mal entretenue.

— Les toilettes se situent au fond du couloir, m'annonce mon hôte. Je vous souhaite un bon séjour à New



York. L'hôtel ne prépare pas de petit-déjeuner et le wifi ne fonctionne pas. La librairie d'en face vous offrira plus de confort pour vos éventuelles recherches. Elle ferme dans une heure.

Je le regarde disparaître. Poussant un profond soupir, je pose mes fesses sur le matelas dur. Au moins, j'ai un toit sur la tête.

Je commence presque à regretter ma cellule de la PFS. J'essuie une larme au coin de mon œil. Je ne dois pas me laisser abattre, m'abandonner au chagrin. Je déverrouille mon nouveau téléphone, mais suis rapidement bloquée par l'utilisation d'un code en lien avec une ligne opérationnelle. J'attrape mon sac, que j'ai posé par terre, et me rends à la librairie. Je ne peux pas me permettre de loger dans des hôtels à l'avenir. Il me faut un pied-à-terre, quelque-chose de plutôt rassurant dans lequel me terrer.

Pour cela, je dois trouver l'endroit parfait pour me cacher aux yeux des Surnaturels.

Je lance un sourire agréable à la libraire, une vieille femme à lunettes un peu bordélique, tandis que je rejoins le coin wifi dont parlait le propriétaire de l'hôtel. Des étagères désordonnées de livres étouffent le lieu de taille minuscule. Je suis certaine qu'il recèle de trésors, or la simple idée de fouiller dans cette anarchie me rebute. Et puis je ne suis pas là pour me plonger dans une lecture fantastique.



J'allume l'ordinateur. L'écran s'affiche au bout de cinq minutes interminables. Je poireaute tout aussi longtemps avant que le navigateur se mette en route. Je choisis mes mots avec précaution pour ne pas surcharger la vieille tour dysfonctionnelle. Elle doit avoir le même âge que sa propriétaire.

Top 5 des coins les plus reculés des États-Unis.

Je suis sûre de trouver la perle rare avec un tel adjectif.

— Excusez-moi, mademoiselle, me surprend la vieille dame. Je ferme la boutique dans vingt minutes.

— Je promets de faire vite, lui assuré-je.

Elle fait mine de s'en aller, s'attarde sur le moteur de recherche.

— Vous désirez vous éloigner de la grande ville ? déclare-t-elle avec une curiosité non feinte. Vous avez bien raison ! Ces métropoles sont des aimants qui vous feront perdre tous vos sous.

Je n'ai pas le temps d'en placer une qu'elle ajoute :

— Les villages du Minnesota sont d'une beauté à couper le souffle. L'Arizona est un très bel État également, mais très aride et les gens se montrent chauvins.

Elle s'éloigne en ricanant à sa propre remarque. J'affiche un sourire amusé tout en me remettant au travail. Je modifie l'intitulé de ma recherche en changeant le terme États-Unis pour Minnesota. Plusieurs villes défilent sur l'écran, j'en survole chacune, clique sur celle nommée Little Falls. Intriguée par son cadre naturel,



je me perds dans les articles de blog. Elle se situe loin de Washington, à plus d'une heure de la métropole la plus proche. Elle pourrait accueillir des vampires ou des loups-garous, mais je ne peux pas le vérifier avant de m'y installer.

Au pire, je déménagerai au Canada.

Je reviens sur la page du moteur et consulte les annonces de logements à Little Falls. L'une d'elles retient mon attention. La résidence se trouve un peu à l'écart du centre-ville, le loyer reste raisonnable en comparaison des autres publications. Je note le contact du propriétaire, ferme les onglets, éteins l'ordinateur et file à l'hôtel en remerciant la vieille dame pour ses conseils.

L'accueil de l'établissement étant vide, j'en profite pour composer le numéro recueilli à la librairie sur le téléphone fixe du comptoir. Je tombe sur une messagerie vocale. Je répète l'opération trois fois sans succès. Au bout de la quatrième, quelqu'un décroche enfin.

— Arrêtez de me harceler ou j'appelle la police !

J'étouffe un rire. Est-il au courant que son numéro de portable traîne sur Internet ?

— Je vous contacte pour l'annonce, commencé-je.

J'oublie les formalités de politesse, ce type n'en a rien à faire.

— Rappelez demain.



Il raccroche. J'ouvre la bouche pour formuler une vague d'insultes. Rien ne me vient. Dois-je vraiment supplier ce couillon de me louer son appartement ?

Je m'y attèle. Son grognement agacé fait trembler la ligne téléphonique.

— Donnez-le-moi, tranché-je avant qu'il s'énerve pour de bon. Mon nom est...

Vite. N'importe quoi.

— Katy.

Je souris, il me va comme un gant.

— J'aimerais louer votre appartement à Little Falls, renchéris-je.

— Réessayez demain, marmonne la voix rocailleuse.

— J'arrêterai de vous harceler si vous acceptez.

Un rire grotesque siffle dans mes tympans. J'éloigne le téléphone de mon oreille, maugréant dans ma barbe.

— J'ai reçu des tas d'appels avant toi, grince mon interlocuteur. Pourquoi je te choisirais ?

— Parce que je suis la seule à avoir répondu à votre annonce, rétorqué-je.

Je l'entends jurer.

— Je ne vous causerai pas de problème, me ferai aussi discrète qu'une souris et paierai tous mes loyers à la même date, même heure, tous les mois. Je suis prête à vous payer deux mensualités en avance pour vous prouver mon honnêteté.

Le silence conclut ma tirade. Suis-je en train de parler dans le vide depuis tout à l'heure ?



— Si vous insistez... lâche finalement l'individu. Rendez-vous dans deux jours à Little Falls.

Il raccroche pour de bon. Je serre les poings de joie. Ma nouvelle vie se concrétise. Reste à savoir si ce Miguel excelle dans son domaine.

Je me repose une heure dans ma chambre, à contempler mes souvenirs en tant que sorcière. Je m'efforce de ne pas m'attarder sur la magie coulant dans mes veines, une simple caresse pourrait m'être fatale.



Chapitre 4

Plantée au milieu du trottoir, je détaille l'immeuble moderne qui s'élève en face de moi. Situé dans une rue animée le soir, il se différencie des autres bâtiments par sa sobriété. La musique entraînante des bars voisins invite à la consommation, des groupes de jeunes se rassemblent à l'extérieur, cannettes de bière dans les mains. Personne ne prête attention à l'édifice mondain qui jouxte ce quartier populaire.

Poussée par une curiosité insatiable, je finis par me glisser entre les portes dorées. Je traverse un long couloir paré de centaines de miroirs variés. Un tapis bleu-cyan délimite un chemin luxueux vers un hall méticuleusement ordonné d'un canapé en velours blanc et d'une table haute servant de comptoir d'enregistrement. J'aperçois dans l'aile de droite, deux individus pénétrer une pièce sombre.

— Bonjour, mademoiselle, m'interpelle une jeune femme au chignon impeccable, vêtue d'un ensemble noir chic. Puis-je vous renseigner ?

Je lui tends le papier avec l'adresse du bâtiment.

— Je viens voir Miguel. Teddy me l'a conseillé.



Son visage s'éclaircit. Elle affiche un sourire enjôleur, presque manipulateur.

— Il joue dans la salle de billard, m'annonce-t-elle. Suivez-moi, peut-être qu'il acceptera de vous recevoir s'il s'agit d'une affaire urgente.

Je lui emboîte le pas en silence. Nous parcourons l'aile de gauche, une double porte est entrouverte au fond. L'hôtesse la pousse, révélant une large pièce plongée dans la pénombre et la fumée. Deux rangées de billards occupent le centre de l'espace, accompagnées d'un bar et d'un coin détente. Trois hommes discutent autour d'une table basse, verres de whisky en main. Leur costume dénote une attirance pour le luxe, leurs montres en or valent des millions. Je commence à m'inquiéter de la somme à verser pour la création de mes faux papiers.

— Monsieur ? Cette jeune femme souhaite faire appel à vos services.

La conversation entre les trois hommes s'interrompt. Un individu aux nombreux tatouages sur la nuque se tourne vers nous. L'un d'eux occupe sa moitié gauche : une main couverte d'une branche épineuse. J'en conclus qu'il est Miguel. Ses cheveux châtain attachés derrière son crâne mettent en évidence ces affreux dessins. Il m'a tout l'air d'appartenir à une mafia ou si ce n'est pas le cas, il travaille avec l'une d'elles.



Il congédie d'un geste las de la main son interlocutrice. Elle se courbe avec respect, puis s'éloigne sans un mot.

— De quel service as-tu besoin et dont je pourrais te satisfaire, jeune demoiselle ? lâche-t-il à mon encounter.

Il s'avance d'une démarche lente, ses collègues murmurent dans leur coin. Je lève les yeux au ciel. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Rien qui vous fera enlever votre costume, rétorqué-je pour mettre fin à son fantasme. Teddy m'a conseillé un certain Miguel pour la création de faux papiers d'identité.

— Je suis Miguel, affirme le type. Tu es donc là pour enterrer ton ancienne vie ? Mes services ne sont pas gratuits, tu sais.

— Je vous paierai la somme désirée. Par où commence-t-on ? Quelle information souhaitez-vous obtenir ? Je me suis trouvé un prénom, mais je n'ai pas réfléchi à une date de naissance fictive. J'imagine que vous vous en chargez.

Miguel émet un rire sec.

— Tu ne me connais pas, n'est-ce pas ? Je suis le meilleur dans mon domaine, si tu rêves de changer d'identité, je t'y aiderai. Un verre ?

— Non merci.

— D'où viens-tu ? s'enquiert l'un des hommes à ma droite. Comment as-tu rencontré Teddy ?

— En cherchant un garage sur Internet, réponds-je.



— Le garage de Teddy n'est pas le premier de New York choisi par les automobilistes.

— Je ne m'y suis pas arrêtée pour réparer ma voiture, mais ce n'est pas le sujet de ce soir.

Je jauge Miguel qui semble amusé par ma répartie.

— Pouvez-vous accéder à ma demande ?

— Donne-moi ton nouveau prénom et ton nom de famille, je me débrouillerai ensuite. Il me faut en général vingt-quatre heures pour préparer un document conforme à l'original. J'aurai également besoin d'une photo.

Je n'ai pas très envie que ce type à l'esprit mal placé garde un cliché de moi sur son téléphone. Néanmoins, je suis prête à prendre le risque. Il est le seul en mesure de m'aider.

— Pour des raisons de sécurité, je n'échange pas par portable, ajoute-t-il. Je te donne rendez-vous ici à la même heure demain soir avec mon argent.

— Je serai ponctuelle.

— Je n'en doute pas une seconde.

Il m'invite à m'installer sur un canapé, éclaire la salle. Il sort son smartphone de sa poche et m'ordonne de ne pas bouger.

— La photo est parfaite, lâche-t-il d'un air satisfait quelques instants plus tard.

— Combien je vous dois ? rebondis-je.

— Cent mille dollars.



Chapitre 5

Ai-je bien entendu ? Mon cerveau n'a-t-il pas rajouté un zéro par erreur ?

— Cent mille ? répété-je.

J'essaie de garder un air impassible, mais je ne peux empêcher mon visage de se vider de ses couleurs.

Miguel acquiesce, sérieux.

— À quoi t'attendais-tu ? Je te l'ai dit, je ne travaille pas gratuitement.

J'appelle ça de l'escroquerie !

— Parfait, lancé-je. Je rassemblerai l'argent d'ici demain soir.

— Autant de liasses ne rentreront pas dans ton sac à dos.

Il s'éloigne en direction d'une armoire derrière le bar. Il en sort une mallette de mafieux qu'il pose sur la table basse.

— Ramène-la-moi remplie.

— Je tiendrai mon engagement, tenez le vôtre.

— Donne-moi un prénom.

— Katy.

— Est-ce ton véritable nom ou le faux ? réplique Miguel.



— Celui qui figurera sur ma nouvelle carte d'identité.

— Et le nom de famille ?

Je n'y ai pas encore réfléchi. Je réponds au hasard en espérant que l'ensemble reste cohérent.

— Blaze. Katy Blaze.

— Pas trop original, ça fera l'affaire, commente le mafieux. Si c'est tout ce qu'il te fallait, tu peux partir. Même lieu de rendez-vous demain soir. Sois à l'heure.

Je ne me fais pas prier et quitte le building sans un regard en arrière. La fumée des cigarettes commençait à me monter à la tête. Je prends le temps d'apprécier la fraîcheur de la nuit avant de rentrer à l'hôtel. Je m'achète un donut en route. Les propos de Miguel trottent dans mon esprit, je ne parviens pas à m'en défaire. Le doute m'assaille. Comment réussir à le duper ? Je ne dispose pas de cent mille dollars sur mon compte en banque. Je ne peux lui offrir que cinq mille, pas assez pour l'entourlouper.

La seule issue au problème consiste à me servir de mes pouvoirs pour lui voler mes faux papiers et fuir New York ensuite. Je prendrai le risque de me rendre visible des sorciers, qui me cherchent sans doute dans toute la ville. Je ne sais d'ailleurs pas par quel miracle j'ai réussi à leur échapper jusqu'à présent.

Je m'allonge sur le lit, mon donut dans la bouche, et tente d'imaginer un plan dans lequel je m'exposerais le moins possible au danger. Je finis par fermer l'œil, assommée par la fatigue.



Je me réveille peu après le lever du soleil à cause du manque d'isolation dans la chambre. Les bruits citadins m'empêchent de me rendormir. Mon sommeil m'ayant désertée pour de bon, je me lève, change de vêtements et me rends à l'accueil. Comme je m'y attendais, l'entrée est vide. Je dépose les clés de la chambre sur le comptoir puis disparaïs.

Un voile rosé teinte le ciel pollué, un vent frais s'infiltre dans mes habits, réveillant mes derniers muscles endormis. Je frissonne et m'engage d'une démarche rapide vers Central Park.

Je dépasse les grilles, un écureuil traverse le chemin devant moi, part se réfugier sur les branches d'un chêne imposant. De la vapeur quitte ma gorge tandis que je respire l'air ambiant. Les moteurs des voitures semblent étouffés par le calme de la nature environnante. J'ai toujours trouvé Central Park fascinant. C'est une bulle de paix dans une ville constamment en mouvement.

Je reviens au moment présent et m'engage sur la pelouse. Je commence à remplir mon sac de feuilles répandues sur l'herbe.

L'idée m'est apparue cette nuit, alors que j'ouvrais l'œil pour la énième fois. Comment duper Miguel ? La question trotte dans mon esprit, mes neurones ont failli griller à cause des réflexions qui ont suivi. J'en suis venue à la conclusion qu'un paquet de feuilles épaisses pourraient faire le travail. Si je dépose une somme conséquente de billets par-dessus, et si Miguel



ne fouille pas la mallette devant mes yeux, mon tour de passe-passe ne se remarquera pas. J'ai prévu de fuir New York juste après mon entretien avec le mafieux. Les taxis étaient nombreux dans cette avenue bruyante hier, ils seront autant ce soir. Je m'enfermerai dans l'un d'eux, comme à Washington, et je disparaîtrai pour de bon. Le temps que Miguel se rende compte de ma supercherie, je serais déjà loin de lui et il ne pourra pas me trouver. Du moins, je l'espère. Et si mon plan part en vrille ? J'utiliserai ma magie. En dernier recours.

Le ciel s'assombrit au-dessus de ma tête, des nuages gris s'élargissent, annonciateurs d'une journée pluvieuse. Je me dépêche de terminer ma cueillette. J'estime le nombre de feuilles suffisantes quand mon sac se ferme difficilement. On va penser que je trimballe un corps ou je ne sais quoi de farfelu. Tant pis, je me fiche des autres, je suis en pleine course pour ma survie.

Je sors du parc lorsque les premières gouttes s'évalent sur mon crâne. Dix secondes plus tard, une cascade diluvienne s'abat sur New York. Je me réfugie dans un café, m'installe à une table, les cheveux trempés. Mon sac étant perméable, je crains que les feuilles se soient gorgées d'eau. Un coup d'œil à l'intérieur m'indique qu'elles ont survécu à la noyade.

Je pousse un profond soupir. J'ai cru un instant devoir oublier mon unique plan de sauvetage.

— Bonjour ! s'exclame une voix fluette à côté de moi. Mauvais temps pour visiter la ville, n'est-ce pas ?



Je rouvre les paupières, que j'ai fermées la seconde précédente, et fixe mon interlocutrice avec méfiance. Des manches longues couvrent ses bras, je ne peux pas voir si elle est tatouée.

Son aura ne dégage aucune source magique. Je détends mes épaules, je commence à devenir paranoïaque, c'est mauvais signe.

— Vous avez eu raison de venir au café de Jane, l'endroit est parfait pour une petite pause gourmande, ajoute la jeune femme.

Ses cheveux bruns au carré épousent à la perfection ses traits eurasiens. Des lunettes rondes reposent sur son nez, elle tient un plateau de cupcakes dans ses mains.

— Nous préparons les meilleurs gâteaux de la côte est, poursuit-elle sans m'octroyer un temps de parole. Je vous en offre un, cadeau de la maison en échange d'une consommation de boisson.

J'attrape le cupcake au chocolat qu'elle me tend avec un sourire crispé.

— Quelle est votre boisson préférée ? me questionne la serveuse du nom de Charlotte.

— Chocolat chaud, rétorqué-je.

Son sourire s'agrandit. Des étoiles perlent au centre de ses pupilles. Qu'ai-je dit d'aussi réjouissant ?

— Les chocolats chauds d'ici sont une merveille ! Je vous en prépare un tout de suite. Avec ou sans chantilly ?



— Avec.

— Excellent choix, ricane Charlotte.

Elle s'éloigne derrière le comptoir en chantonnant. Je l'analyse une poignée de secondes, surprise par autant d'entrain un jour de pluie. Je mords dans le cupcake. Des morceaux de chocolat concassés se déposent sur ma langue, fondent à son contact. La douceur du sucre et la forte concentration en cacao se révèlent les meilleures des mélanges. Cette Charlotte a raison, ce café est une perle rare. Les murs d'un vert eucalyptus exposent des photos de paysages marins et de ports du monde entier. Les vagues paraissent si réelles dans les cadres en étain. En quelques secondes, je me retrouve loin de New York.

Je reviens vite au présent quand la serveuse s'approche avec mon chocolat chaud d'une taille mémorable. La chantilly m'arrive presque à hauteur des yeux. Combien va me coûter cette gourmandise ?

Charlotte dépose la note sur la table. Ignorant le bout de papier, je déguste mon nectar en regardant la pluie s'abattre sur la vitre. Des parapluies s'entrechoquent sur les trottoirs, des hommes et des femmes bien habillés se ruent dans la bouche de métro la plus proche. Le tonnerre gronde, aucun éclair n'illumine le ciel.

Un frisson glisse soudain dans mon dos. Et si ce changement de temps n'était pas naturel, mais le fait d'un sorcier ? Est-il possible de retrouver une personne en utilisant la météo ?



Je secoue vivement la tête. La magie n'y est pour rien. Je le sentirais autrement. En tant que sorcière, je dispose d'un sixième sens bien affûté. Je me trouve loin de l'unité des enquêtes et mes poursuivants ne m'ont pas arrêtée cette nuit. Ils ne savent pas où je suis.

Je m'offre une heure de détente dans le café puis migre dans un salon de tatouage. Il me reste une dernière chose à faire avant de changer complètement de vie. Effacer tout ce qui me qualifie de sorcière. L'œil sur mon bras illustre mon appartenance à ma communauté. Si je le garde visible et que des surnaturels le remarquent, je serais foutue. J'imagine que les Grands-Sorciers ont prévenu les autres peuples de ma disparition, je ne dois me fier à personne. Ne nouer aucun contact avec des surnaturels.

J'entre dans une boutique à l'ambiance punk. Une femme percée et tatouée sur l'ensemble du visage m'offre un signe de tête poli. Je l'interpelle alors qu'elle s'échappe dans l'arrière-boutique.

— C'est ici pour les tatouages ? demandé-je.

— Il faut prendre rendez-vous, rétorque-t-elle.

— Pour en effacer un ?

Elle pivote vers moi, un sourcil levé.

— Faites-moi voir.

Je tire la manche de mon pull.

— Original, lâche mon interlocutrice après un bref regard vers mon bras. Il n'est pas très grand, je peux te l'enlever en vingt minutes. Ce ne sera pas gratuit.



Rien ne l'est dans ce monde.

— J'ai de quoi payer, lui assuré-je.

— Très bien. Suis-moi. Je dois me dépêcher, j'ai un rendez-vous dans une demi-heure.

Nous entrons dans une deuxième salle très différente de la première. Il n'y a pas d'étagères remplies de bijoux à l'aspect gothique ni de vitrines peuplées de piercings. Les murs sont blancs, une table d'opération trône au centre, accompagnée du matériel nécessaire pour tatouer dans les règles d'hygiène.

La femme part se laver les mains au robinet à ma droite. Je m'installe sur la table selon ses conseils et retire mon t-shirt.

— Ça risque de brûler un peu, m'explique-t-elle en revenant avec un stylo laser.

Je serre les dents quand la pointe chaude effleure ma peau. Une larme roule sur ma joue, non pas à cause de la douleur, mais parce que me séparer d'un pan de mon identité magique réveille en moi une souffrance indélébile. Je ne suis plus une sorcière, je suis une parfaite humaine qui ne connaît rien au monde surnaturel. Je ne m'appelle plus Joy Evergleen, mais Katy Blaze.

Je renifle, retiens les gouttes salées pendues à mes paupières. La tatoueuse se lève au bout de vingt minutes de concentration. Elle délaisse son stylo laser pour une crème apaisante.

— J'ai fini, me lâche-t-elle enfin. Je te conseille de ne pas exposer ton bras au soleil les prochains jours et



d'appliquer de la pommade au quotidien. La cicatrisation se fera naturellement, il restera néanmoins des traces. Prends ton temps pour te rhabiller, je t'attends à la caisse.

Je me redresse sur les coudes, pose un pied par terre. Une grosse plaque rouge colore ma peau blanche. J'ai l'impression d'avoir chopé la varicelle. J'enfile mon t-shirt. Les frottements du tissu sur la chair brûlée me font l'effet d'un électrisant. Je rejoins la jeune femme, la mâchoire crispée. Je ne sens plus mon membre, est-ce normal ?

— Ça fera soixante dollars.

Je la paie d'un geste nonchalant.

— La douleur disparaîtra d'elle-même, essaie-t-elle de me réconforter.

Je lui jette un sourire glacial puis quitte sa boutique. La pluie a cessé de frapper New York. Un mince rayon de soleil perce à travers les nuages menaçants. Je rejoins le quartier où s'établit la planque de Miguel. J'examine les différentes avenues, les arrêts principaux des taxis, autant d'éléments qui m'aideront à fuir la ville le plus vite possible ce soir.

Après deux heures d'observation et de notes sur mon portable, je me rends dans un centre commercial et m'enferme dans les toilettes. Je remplis la mallette vide du tas de feuilles ramassées ce matin. Je superpose les billets par-dessus, veille à ce qu'aucun végétal ne soit visible. Il me faut environ une heure pour obtenir



l'effet souhaité. Je vérifie la portée de mon stratagème. Je secoue la malle plusieurs fois. Les feuilles ne bougent pas, aplaties par le poids des billets.

Je laisse échapper un rire nerveux. Vais-je réellement dépenser cinq mille euros pour de foutus faux papiers d'identité ?

Après tout, ça n'arrive qu'une fois dans une vie.

Non. Ça ne devrait jamais arriver. Je suis née pour vivre toutes les catastrophes impensables de ce monde. Je me suis évadée de la PFS. En quelques jours, je deviendrai la fugitive la plus recherchée des États-Unis. Il y a de quoi se rendre fou.

Je referme pour de bon la mallette, la glisse dans mon sac à dos et m'enfonce dans le centre commercial.

J'y reste jusqu'à la tombée de la nuit, profite d'un burger en plastique sans goût, dégueulasse en comparaison du cupcake au chocolat de ce matin. Quand vingt heures approche enfin, je me rends au bar de Miguel. L'avenue commence à devenir bruyante. Des jeunes s'amusent à boire sur les trottoirs en attendant l'ouverture d'une boîte de nuit. Un taxi est garé un peu plus loin. Pourvu qu'il soit toujours là dans quinze minutes. Moins longtemps je resterai auprès de Miguel, moins j'aurai de chance d'être victime de sa colère.

Je file jusqu'à la table haute. La même hôtesse m'accueille. Affichant un large sourire, elle m'invite à la suivre dans la salle de billard. Je calme ma respiration, me concentre sur les battements de mon cœur. Je ne



dois montrer aucune source de stress. J'ai pourtant les mains moites et les jambes flageolantes.

Ça se voit à peine. Il faut bien que je me rassure comme je peux. Je suis sur le point d'escroquer un mafieux, un gars ayant des tas de contacts dans tout le pays et qui me tuera sans gêne si nos chemins se croisent à nouveau.

Je pénètre dans la pièce. Miguel se prélassa dans le canapé, deux ours intimidants surveillent ses arrières.

L'hôtesse ferme les portes derrière moi. L'ambiance pèse davantage qu'hier. Les deux gardes du corps s'approchent. Je recule d'un pas, prête à leur foutre un coup dans le nez s'ils osent me toucher. J'ai des compétences en self-défense.

— Laissez, lance Miguel. Vous l'effrayez.

J'ai vu des créatures bien plus angoissantes que ces deux molosses.

Mon hôte se lève du canapé pour m'accueillir. J'ouvre mon sac à dos sous les regards scrutateurs des gardes. J'en tire la mallette. Miguel enroule ses doigts autour de la poignée, frôlant les miens. Je contracte mes phalanges. Les traits de mon interlocuteur se froissent.

— Nous avons un marché tous les deux, lui rappelle-je. L'argent en échange de mes faux papiers.

Il glousse.

— Je ne t'imaginais pas aussi dure en affaire. Et si je t'avais menti ? Que feras-tu face à nous trois ?



Je rêve ou il essaie de gagner du temps ? Je lève les yeux au plafond.

— Vous ne voudriez pas le savoir, rétorqué-je. Les papiers ?

Ses pupilles s'assombrissent. Gardant une main sur la mallette, il fait un signe de la seconde à l'un de ses sbires. La montagne de muscles, pas aussi imposante qu'un loup-garou, rapporte une pochette cartonnée de l'espace détente.

— Ouvre-la, lui ordonne Miguel.

Le garde s'exécute. J'examine la pièce d'identité dissimulée à l'intérieur. Je reconnais mon nouveau prénom. Le document a l'air bien réel. Cependant, je ne suis pas une spécialiste dans le domaine. Je dois me fier à ce type à qui je n'accorde pas ma confiance.

— Satisfaite ?

Je prends la carte et fais mine de l'examiner de plus près. Je lâche finalement la mallette en priant pour que les billets soient restés en place. Miguel pose la boîte sur une table de billard. Il recule, le deuxième garde déverrouille le loquet. Sa silhouette me cache la vue. Je me décale sur le côté afin de mieux analyser et d'adapter mon comportement au besoin.

Je retiens un soupir de soulagement. Mon rythme cardiaque, figé précédemment, se remet à fonctionner. Miguel s'approche de la mallette. Il retire plusieurs billets sans découvrir de feuilles. Son regard intransigeant étudie le paquet dans sa main.



— Ce sont des vrais, annonce-t-il.

J'esquisse un rictus moqueur.

— J'ai vidé mon compte en banque pour vous, lui signalé-je. Heureusement qu'ils sont vrais.

— Avec mon métier, je me méfie toujours, réplique-t-il. Ce fut un plaisir de marchander avec toi, Katy. Ton don ravira mon boss.

Il n'est qu'un subalterne. Pourquoi en suis-je étonnée ?

— Le plaisir est partagé. Bonne soirée.

Je me détourne vers la sortie.

— Je me demande ce qui t'est arrivé pour que tu veuilles changer de vie, songe Miguel.

Une simple évasion, rien de plus.

— Cela ne regarde que moi.

— Je ne te jugerai pas. Les gens qui viennent me voir souhaitent souvent se débarrasser d'un lourd passé. Reviens à New York au besoin, histoire de profiter un peu plus de ce beau visage.

Je t'ai déjà effacé de ma mémoire.

— Je n'y manquerai pas.

— Une merveilleuse nouvelle vie à toi ! s'exclame-t-il alors que je suis à mi-chemin de la sortie.

Je jette un rapide coup d'œil derrière moi, accélère le pas. Je m'échappe du bâtiment quand un cri de rage me fait sursauter.

Merde.



Je me précipite dans le taxi le plus proche, claque la porte juste avant que la silhouette de Miguel surgisse dans la rue. Je me recroqueville sur mon siège et baffouille le nom de Little Falls au chauffeur. Le type me fixe, interdit.

— Je ne sors pas de New York, m’informe-t-il.

Je le fusille du regard.

— Votre métier est d’accompagner vos clients n’importe où. Vous ne pouvez pas refuser. Je dois aller à Little Falls.

— Et moi je termine ma journée dans deux heures. Vous savez combien de temps je vais mettre pour atteindre le Minnesota ? Dix-neuf heures.

Je m’étrangle avec ma salive. Je n’avais pas pensé à ce détail.

Je jette un bref regard vers la route. Miguel fouille les bars voisins avec ses sbires pour me retrouver. Au vu des cris des clients qu’il dérange, il ne prend aucune pincette.

Je me focalise sur le chauffeur. Comment le forcer à me conduire dans le Minnesota ?

Je vide mon sac, mets de côté les deux mois de loyer pour l’appartement, et rassemble le reste en un tas difforme.

— Il doit y avoir plus de mille dollars, dis-je au cinquantenaire. C’est suffisant pour payer l’essence aller-retour. Par pitié, acceptez, j’ai un enterrement de prévu demain et si je le rate, ma famille me tuera.



J'ai vu cette technique dans un film. Il paraît que jouer sur l'empathie de l'autre fonctionne toujours.

Sauf si la personne en question en est dépourvue. Le chauffeur n'a pas l'air de posséder les traits d'un psychopathe.

J'appuie ma demande avec un geste de prière. Le gars roule des yeux, puis lorgne les billets.

— D'accord, ronchonne-t-il. Mais je ferai plusieurs pauses en route.

La cupidité humaine est une véritable force.

— Merci, merci, merci !

Il démarre. Miguel vient de sortir d'un bar. Il hurle, fou de rage, et vide ses nerfs sur la table qu'occupent deux jeunes femmes. Elles s'écartent, terrifiées par son geste hystérique. J'étouffe un rire. La pression retombe. Je suis en route pour ma nouvelle vie. Qu'est-ce qui m'attend à Little Falls ? Combien de temps jouirai-je de liberté avant que les sorciers me retrouvent ? Une semaine ? Trois mois ? Plus ?

Je m'affale dans mon siège et ferme les paupières. J'aurais au moins survécu deux jours à New York sans voir l'ombre d'un surnaturel.

FIN



Merci de ta confiance

Je te remercie d'avoir lu cette nouvelle jusqu'au bout.
Tu trouveras dans le même univers : *Rencontre à Little Falls* qui est en réalité la suite de l'histoire que tu viens de lire.

Pour accéder à toutes mes nouvelles :

<https://lnwinterautrice.com/nouvelles-gratuites/>

Ma série Joy Evergleen est disponible sur Amazon si tu ne l'as pas encore découverte, ainsi que tous mes autres univers.

<https://amzn.to/3MIjyGT>

On se dit à très vite,

L.N. Winter